

# IN MEMORIAM

Claude Vigée,  
poète et prosateur

1921-2020



DANIEL COHEN

**C**'est par la presse que j'ai appris le décès de Claude Vigée. Deux mois plus tard, n'eût-on pas célébré ses cent ans ?

La dernière fois, je le vis, au cours d'une réception que je donnais en son honneur dans les locaux d'Orizons, en octobre 2011. Nous discutâmes encore un peu en 2012. Mais, entre nous, déjà, nos adieux avaient été tranchés par sa grande fatigue ; à trois années de là, le deuil de son fils, Daniel, l'éprouvera dans son tréfonds ; moi-même, tiré à hue et à dia par une santé difficile, je n'osais l'appeler et encore moins lui rendre visite, sa lectrice féconde, Anne Mounic, m'ayant fait savoir qu'il était trop affecté par ses épreuves et son asthénie.

Vigée a été l'une des belles clartés de ma vie littéraire.

Ne le voyant plus, ni ne lui parlant, il suffisait que mon doigt lissât les nombreuses éditions de son œuvre littéraire dans ma

bibliothèque pour que s'éveillât en moi la vieille amitié que j'avais conçue dès l'adolescence.

Un poète de son envergure sillonne les cartes de notre mémoire.

Un jour, en juin 2008, on m'offrit ses *Chants de l'absence*. Je les lus avec émotion — j'avais toujours lu ainsi Claude Vigée.

Il est de ces très rares prosateurs et poètes qui vous consolent et vous arrachent, *grandi*, aux pesanteurs du quotidien.

Il n'est individu que nous n'aimions avec plus d'intensité quand la mort ou la séparation nous en dérobe l'immédiate splendeur. Elle « se fait taupe en moi », écrit-il après qu'Évy, son épouse, eut rejoint cette étrange zone solaire que laissent nos disparus.

L'un des *Chants de l'absence* est une poignante méditation. Ainsi « L'armoire d'Évy » était-elle « pleine encore de ses choses qui portent son odeur, mais sont depuis longtemps par elle désertées ».

En 2008, l'année de notre rencontre, les éditions Galaade, aujourd'hui disparues, publièrent *Mon heure sur la terre*, l'ensemble poétique de Claude Vigée, ouvrage honoré de la bourse du Goncourt de la poésie. Un beau portrait du poète à la veille de son exil ouvre cet ouvrage considérable, préfacé par Michèle Finck, commenté par Anne Mounic, annoté par Anne Mounic et Jean-Yves Masson.

J'avais treize ans. On m'avait offert *L'Été indien*. Plus tard, je lus, *Moisson en Canaan* et, peu après, *Lune d'hiver*, peut-être son opus magnum. Une voix, celle du poète, m'exhortait à résister.

Il me souvient d'avoir entendu Claude Vigée, une première fois, sur les ondes de la radio israélienne, en français, en l'autre siècle,

au cours des années 60, au micro de Raymonde Thémanlys. Une vingtaine d'années plus tard, je rendis visite à André Neher, le théologien et philosophe de Strasbourg qui avait fait sa « montée » après la guerre israélo-arabe de 1967. M'y accompagna Pascal Thémanlys, dont Danielle Storper-Perez rapporte, dans sa « Chronique du religieux », qu'il eût aimé cette épitaphe sur sa tombe : « Il était venu à Paris pour trouver le monde de Proust, il ne l'a pas trouvé. Il est venu à Jérusalem pour trouver le monde du roi Salomon, il ne l'a pas trouvé non plus ». Nous parlâmes, Neher, Thémanlys et moi, et amoureusement, de l'écriture de Vigée. Un jour, j'allai à l'Université hébraïque, avec l'idée de l'y rencontrer, et lui serrer la main ; on me dit il n'y enseignait plus. Dans « Lettre à mon ami le poète », il écrivit : « jamais je n'ai quitté ma patrie. »

Quelle patrie ? La langue française ? Quant à moi, je n'en conçois aucune autre.

Rencontrant physiquement, une première fois, Liliane Atlan dont j'avais été, longtemps, un lecteur ému, j'inaugurai notre amitié en lui offrant *Vision et silence dans la poétique juive* de Vigée. Elle eut un sourire généreux. Elle me dit qu'elle avait rencontré, maintes fois, son épouse et lui-même, à Jérusalem.

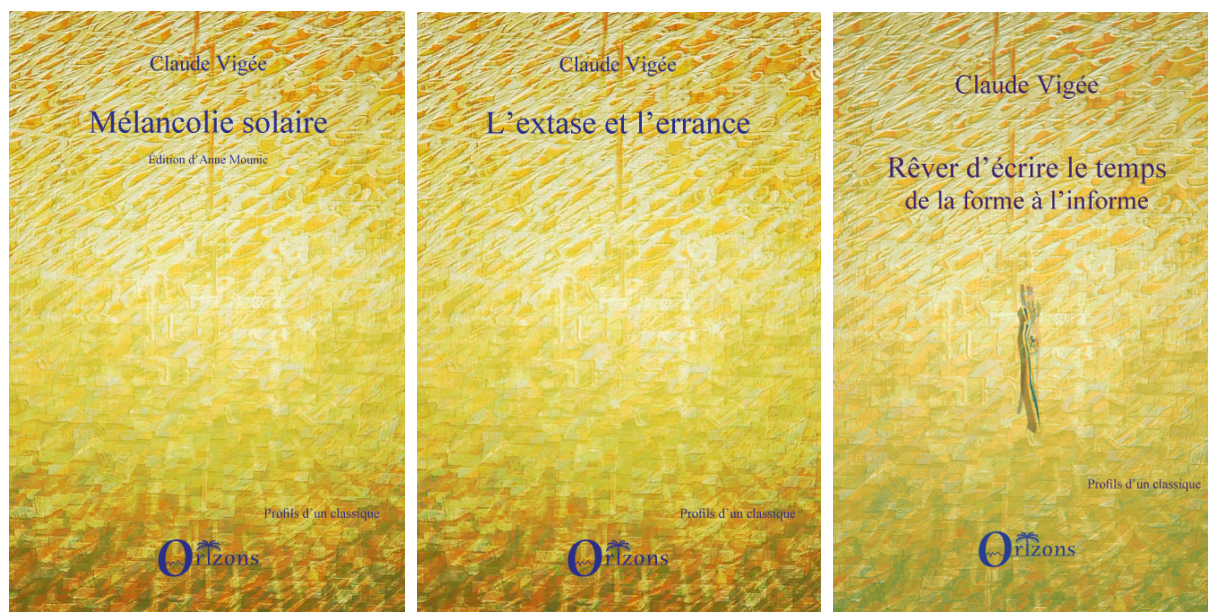
D'Israël, il nous communique une vision enchanteresse dans *Moisson de Canaan* : et si je n'y adhère pas toujours, je ne suis guère de ces « incirconcis de cœur (qui) ont raidi leur nuque » (*Le dos au mur*). Mais combien ai-je révééré Scholem et Buber et auxquels, dans nos discussions, il ne cessa de revenir. À travers eux, c'est un peuple que nous étreignons. Depuis des années, l'impensable logorrhée des fanatiques se répand et le noircit.

Strasbourg — la prestigieuse cité, je n'y allais qu'après avoir publié

Vigée. Il me semblait impérieux de la connaître. Déjà, dans mon Sahara natal, j'en rêvais comme j'avais rêvé de Prague un peu plus fort sans doute et mon œuvre personnelle en témoigne. Je me réjouissais, en 2008 : la librairie Kléber célébrait la parution de *Mélancolie solaire* — une très longue queue de lecteurs attendait que le poète signe un exemplaire de ce titre. Phrase tirée d'*Une lueur entre les ruines* : « Le succès signifie la reconnaissance accidentelle d'une maîtrise véritable. Celle-ci est l'unique objet de mes souhaits, car c'est être que je veux, et non pas seulement paraître ».

Nous allâmes à Toulouse. Christian Thorel nous reçut avec amitié dans la magnifique librairie « Ombres Blanches », l'une des plus belles de France. Vigée exposa sa vision de la poésie devant un parterre acquis. Le soir, Thorel nous offrit un dîner. Il y avait également, à sa table, la philosophe et écrivain Monique Lise Cohen, sans qui mes visites à « Ombres Blanches » et, de manière générale dans la ville rose, n'auraient pas été possibles. Vigée et moi nous nous y promenâmes autant qu'il lui fut possible à la veille de sa 88<sup>e</sup> année. Il évoqua Toulouse aux jours de l'Occupation et la crainte que sa mère et lui-même fussent arrêtés et probablement conduits vers l'angoissant Pitchipoï. Ils parvinrent à rejoindre l'Amérique, malgré le bref arraisonnement de leur navire par la marine allemande.

J'ai publié, de Vigée, trois volumes altiers :



Lorsque je le revis, une ultime fois, il avait 90 ans. La maladie de son fils, d'ailleurs présent, l'avait ébranlé. Mais il y avait, dans le tréfonds de son regard, ce je ne sais quoi des hommes nimbés d'une intelligence prodigieuse. On la remarquait chez Charles Dobzynski, colosse tolstoïen, parti après une brève agonie, en 2014 ; j'ai eu aussi l'honneur de le publier. De leur tréfonds rayonnait ce « radium » qu'évoque Vladimir Maïakovski dans son *Entretien sur la poésie avec un inspecteur des finances*.

Né le 3 janvier 1921 à Bischwiller dans le Bas-Rhin, dans une famille juive peu pratiquante, Claude André Strauss parle, dans son enfance, le dialecte bas-alémanique, sa première langue. Il n'apprend le français qu'à l'école, à l'âge de six ans. Le dialecte alsacien, accentuel, et la psalmodie biblique contribuent dès le plus jeune âge à faire du rythme le mode d'appréhension de la vie intérieure. Ses parents se séparent en 1935. Durant l'exode, il se trouve seul avec sa mère, Germaine Meyer, et la famille de sa cousine et

future épouse, Evelyne Meyer, qui émigre aux États-Unis début 1941. Pendant cette période, Claude rejoint, à Toulouse, l'Action juive. Ses premiers poèmes sont publiés par Pierre Seghers dans *Poésie* 42. Il prend, en novembre 1942, le chemin de l'exil, en passant, avec sa mère, par Lisbonne, où il embarque pour Philadelphie..

Aux États-Unis, il est contraint d'abandonner ses études de médecine. Il présente, en 1947, à l'Ohio State University, un doctorat sur Goethe et le démonique et y devient professeur avant de prendre un poste dans la nouvelle université de Brandeis, à Waltham, Massachusetts ; il y demeure jusqu'en 1960, année où il gagne Jérusalem. Il enseigne dès lors jusqu'à sa retraite à l'Université hébraïque. Il ne rompt jamais ses liens avec la France ; il y rencontre Albert Camus qui publie en 1957 *L'Été indien* chez Gallimard. Les ouvrages de Claude Vigée, ceux du poète ou bien ceux du critique littéraire, publiés ensuite chez Flammarion, Albin Michel, Grasset ou Lattès, sont bien accueillis par la critique. Il obtient un certain nombre de prix, comme le prix Würth ou le prix Hebel en Allemagne, ou, en France, le Grand Prix de l'Académie française.

Evelyne et Claude Vigée, se marièrent à New York le 29 novembre 1947. Ils enfantèrent Claudine, en 1948, Daniel, en 1953.